

THE DAY MAY BREAK

le choix de l'humanité

Face à la crise climatique globale, Nick Brandt braque son objectif vers ceux qui n'ont pas voix au chapitre: les populations et les animaux qui subissent de plein fouet les conséquences de ce bouleversement. Une série en quatre volets aussi poétique que politique.

Photos **Nick Brandt** / Texte **Inès Grégoire**



Women with Sleeping Children, Jordanie. De la série The Day May Break: Chapitre 4, 2024.

Demain sera-t-il ?

par **Inès Grégoire**

« J'ai toujours craint de ne m'adresser qu'à des convaincus, à ceux qui partagent déjà cette conscience de l'urgence climatique. Ai-je déjà fait changer d'avis un climat sceptique ? Pas une seule fois. Pourtant, je continue, convaincu que chaque photographie peut contribuer, même modestement, à un changement plus vaste. » Cette détermination traverse la série *The Day May Break* de Nick Brandt, conçue comme un manifeste visuel sur les bouleversements de notre temps. Présentés pour la première fois ensemble, les quatre chapitres du projet mené de 2020 à 2024 s'affirment comme l'une des propositions artistiques les plus puissantes sur la crise environnementale. Visible à la galerie Polka jusqu'en mai, l'exposition dialoguait avec celle de la Galerie d'Italia, à Turin, où plus de 60 images sont réunies jusqu'au 6 septembre.

À l'heure où l'intelligence artificielle bouleverse profondément la production d'images, le travail de Nick Brandt fait figure de manifeste. Aucune manipulation, aucun recours à l'IA : tout ce que nous voyons existe réellement. Cette exigence inscrit son œuvre dans une éthique de la vérité, où la photographie redevient à la fois preuve et langage.

Sa série en quatre volets aborde sans détour ce qui constitue peut-être la plus grande crise de notre époque : le changement climatique ou, pour reprendre les mots du photographe, « *l'effondrement climatique* », dont les conséquences affectent chaque être vivant sur la planète. Chez Nick Brandt, la photographie est avant tout un outil d'éveil des consciences. Il ne se contente pas de

montrer : il met en lumière ce que nos sociétés persistent à ignorer. Cet engagement ne date pas d'hier puisque, dès 2010, le Britannique a cofondé la Big Life Foundation, qui protège aujourd'hui 650 000 hectares en Afrique de l'Est grâce à plus de 350 rangers. Un combat de terrain qui éclaire son œuvre et son désir d'agir.

Dix ans plus tard, en pleine pandémie de covid, Brandt amorce *The Day May Break* au Kenya et au Zimbabwe. Dans des sanctuaires et des refuges, il photographie des hommes et des femmes qui ont subi les conséquences directes du dérèglement climatique – cyclones, sécheresses, inondations, pertes humaines – aux côtés d'animaux, également victimes de ces mêmes bouleversements. Entre eux se tisse un lien invisible : celui d'une condition partagée.

Survivants de catastrophes écologiques ou rescapés du braconnage, ces animaux vivent désormais sous protection. Il faut parfois attendre des jours, voire davantage, pour qu'un félin entre dans le cadre de l'appareil. Des heures pour qu'un regard humain croise celui d'un animal. Chaque œuvre est le fruit d'une construction patiente, à rebours d'un monde dominé par l'immédiat. Ainsi naissent des images dont l'équilibre se trouve troublé par un brouillard dense, créé pour la prise de vue, qui efface l'horizon et abolit toute hiérarchie : humains et animaux coexistent dans un même espace, sur un pied d'égalité. Une esthétique à la fois

mystique et intemporelle, qui se prolonge dans le second chapitre, réalisé en Bolivie en 2022 – le premier travail de Brandt hors du continent africain.

Au sanctuaire animalier Senda Verde, cette même brume unit hommes et animaux comme un voile symbolique. N'y voit-on pas là aussi la métaphore de ces fumées d'incendie qui, chaque année, ravagent des territoires entiers ? En Bolivie, près de 200 000 kilomètres carrés ont brûlé entre 2019 et 2020. Comment poursuivre un combat qui semble perdu d'avance ? Le photographe alerte mais veut maintenir une note d'espoir : « *Le jour se lèvera peut-être... [The Day May Break en anglais] et le monde s'écroulera. Ou peut-être que le jour se lèvera... et l'aube pointera. C'est à nous de choisir.* » Un espoir fragile qui le pousse à poursuivre avec le troisième chapitre, *Sink/Rise*, réalisé aux îles Fidji en 2023.

Pour ce troisième opus, Brandt se lance dans une entreprise ambitieuse, complexe, voire périlleuse : photographier des habitants du Pacifique sud sous l'eau. En résultent des images oniriques, presque fantomatiques. Au fond de la mer, Akessa, Petero et les autres semblent flotter dans un espace instable. La montée des eaux, conséquence directe du dérèglement climatique, devient tangible, perceptible sur les visages, tandis que des bulles perlent sur leur peau. Tout est photographié sans artifice, au cœur de l'océan.

D'un chapitre à l'autre, une même dignité relie les sujets. Tous regardent dans une direction commune, tendus vers un horizon invisible. Ce regard agit comme un appel silencieux adressé à nos sociétés : il est encore temps de préserver certains écosystèmes. *The Echo of Our Voices*, le dernier chapitre, réalisé dans le désert jordanien du Wadi Rum en 2024, prolonge cette réflexion. Brandt y photographie des familles syriennes, qui ont fui la guerre civile entre 2013 et 2015, aujourd'hui confrontées à une autre crise : la pénurie d'eau. La Jordanie, second pays le plus aride au monde selon l'Unicef, devient ainsi le théâtre d'une double vulnérabilité, à la fois politique et environnementale.

Dans ce contexte, l'esthétique se fait plus radicale encore, presque essentielle. Les figures, isolées, sont placées sur des socles

blancs géométriques qui les élèvent à la manière de piédestaux, conçus pour « *ceux qui ne sont ni vus ni entendus* ». Ce dispositif renverse les rapports habituels : ceux que l'on marginalise deviennent centraux, presque monumentaux. Il ne s'agit plus seulement de témoigner, mais de reconnaître, de redonner une place, une visibilité, une dignité. Une forme pyramidale se dessine, suggérant à la fois une force et un défi.

Au cœur de ces représentations, les femmes occupent une place décisive. Droites, résistantes, fières, elles imposent une présence forte. Là où l'on pourrait attendre de la résignation surgit au contraire une capacité à porter l'espoir. Avec elles, les enfants prolongent le récit. Des fillettes comme Laila ou Zaina, en âge d'aller à l'école, suivent pourtant leurs parents dans leur quête de travail agricole. Mais sur quelle terre s'appuyer lorsque les sols s'assèchent, que les précipitations se raréfient et que l'agriculture elle-même devient incertaine ? C'est là la réalité des 21 familles syriennes réunies dans cette série. Avec ce dernier volet, le projet adopte une dimension plus conceptuelle. Son titre agit comme une promesse : faire résonner les voix de celles et ceux dont l'existence même est aujourd'hui fragilisée.

Certaines photographies atteignent près de trois mètres de large, comme *The Cave*, dont la monumentalité fait écho à son titre. Sa composition convoque une iconographie

classique, à la croisée de la peinture, de la sculpture et du théâtre. Ces images ne se regardent ni à distance ni à échelle réduite : elles s'imposent, à hauteur d'homme, dans une expérience presque physique. Cette réalité, il nous est dès lors impossible d'y échapper. À travers les quatre chapitres de *The Day May Break*, elle se déploie avec une précision constante. Chaque image, chaque personne photographiée a été méticuleusement choisie et rémunérée, leurs noms apparaissent dans les titres des œuvres, prolongeant l'éthique du projet au-delà de l'image.

L'engagement du photographe ne s'arrête pas à la représentation : il se poursuit dans les faits, comme un véritable plaidoyer. Les témoignages de ces personnes, accessibles sur son site, donnent à entendre leurs voix et éclairent sur les conséquences de la crise climatique qu'elles subissent en première ligne. Un constat s'impose : tous les pays où Brandt a réalisé ces chapitres comptent parmi les moins responsables du désastre écologique actuel. Conscient de cette injustice, le Britannique s'attache à limiter l'impact de ses propres productions, toujours dans une recherche de cohérence entre le fond et la forme. C'est dans cette même exigence que s'inscrit l'engagement de Nick Brandt et de la galerie Polka, réunis aux côtés du Fonds de dotation Grazie (lire p. 188). Une partie des ventes de l'exposition contribuera directement à soutenir les populations touchées sur des questions éducatives, sociales, économiques et culturelles.

Avec *The Day May Break*, Nick Brandt déploie une œuvre d'une cohérence rare, où chaque chapitre affine une même urgence : comment montrer l'effondrement sans abandonner l'espoir ? Sa réponse est sans concession – unir beauté et engagement, poésie visuelle et vérité politique. Ses images ne se contentent pas d'alerter : elles imposent une confrontation. Et face à elles, détourner le regard revient à choisir l'inaction. « *Mieux vaut la colère qui pousse à agir que celle qui se résigne. Ainsi, le jour pourrait se lever... tandis que le monde, lui, peut vaciller.* » ■

À voir : « *The Day May Break* », exposition de Nick Brandt à la Galerie d'Italia, Turin (Italie), jusqu'au 6 septembre.



Photos : © Nick Brandt / Courtesy of Polka Galerie.

The Cave, (Exception), Jordanie, 2024.



Aisha and Mariam, Jordanie, 2024.



Zaina, Laila and Haroub, Jordanie, 2024.



Serafina at Table, Fidji.
De la série *The Day May Break: Chapitre 3 Sink / Rise*, 2023.



PAGE DE GAUCHE.
Petero by Cliff, Fidji, 2023.



Onnie and Keanan on Seesaw, Fidji, 2023.



PAGE DE GAUCHE.
Luis & Hernak I, Bolivie.
De la série *The Day May Break: Chapitre 2*, 2022.



James *With People in Fog*, Bolivie, 2022.



DE HAUT EN BAS.
De la série *The Day May Break: Chapitre 1*.
Najin and People in Fog, Kenya, 2020.
Fatuma, Ali and Bupa, Kenya, 2020.

